UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

DOCTRINE
DES PÈRES D'ALEXANDRIE
SUR
LA VIE FUTURE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1863, à* *heures du soir*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

Emile-Adrien GAUSSEN

DE SAINT-MAMERT (GARD)

LE MANS

IMPRIMERIE BEAUVAIS, PLACE DES HALLES, 19.

1863

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

DOCTRINE
DES PÈRES D'ALEXANDRIE

SUR

LA VIE FUTURE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le *1863, à* *heures du soir*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

Émile-Adrien GAUSSEN

DE SAINT-MAMERT (GARD)

LE MANS

IMPRIMERIE BEAUVAIS, PLACE DES HALLES, 19.

1863

Faculté de théologie protestante de Strasbourg.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS ✻.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. JUNG,
BRUCH,
} Examinateurs.

DOCTRINE
DES PÈRES D'ALEXANDRIE
SUR LA VIE FUTURE

Introduction.

ÉTAT DE LA QUESTION.

Que devient l'homme après sa mort? Telle est la question qui de tous temps a préoccupé l'humanité, les législateurs comme les poëtes, les philosophes comme les fondateurs de religion : chacun a essayé de résoudre le problème; mais, parmi les diverses solutions qu'ils ont données, il ne peut y avoir que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, jamais de certitude : le voile qui couvre l'avenir est trop impénétrable pour qu'un regard humain puisse le soulever. Si quelques hommes de génie ont été assez hardis pour jeter un coup d'œil au delà de la tombe, leurs efforts se ressentent tous de leur caractère particulier, de la tournure de leur esprit, et ils portent habituellement le cachet de leur nationalité. A cet égard nous devons reconnaître que les Juifs ont été plus mal partagés que beaucoup d'autres peuples : sans doute, dans la révélation donnée à Moïse sur le mont Sinaï, on voit briller la doctrine d'un Dieu unique, créateur et conservateur de l'univers, mais il fallait une intervention spéciale de la divinité pour établir cette croyance chez un peuple bien peu spiritualiste, incapable par lui-même de comprendre les choses d'en haut, et même ce dogme si pur s'altéra dès les premiers jours. Malgré les luttes constantes de

Moïse et de ses successeurs, malgré les efforts des prophètes qui venaient de temps en temps élever leur voix inspirée pour prêcher un Dieu incorporel, le peuple retombait à chaque instant dans l'idolâtrie, ou s'il conservait encore le culte du vrai Dieu, il le défigurait au point de le rendre méconnaissable, lui prêtant un corps semblable au nôtre, des sentiments, et même des passions semblables à celles qui agitent l'humanité.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si dans les livres sacrés de l'ancien Testament nous rencontrons si peu d'allusions à la vie à venir : le peuple était à peine capable de comprendre le monothéisme : comment aurait-il pu accepter une doctrine si étrangère à ses idées, qu'il n'en soupçonnait pas même l'existence ! A l'époque de leur plus grande prospérité, à ces temps heureux où Dieu était adoré dans son temple à Jérusalem, où l'empire était florissant au dedans, respecté au dehors, nous ne trouvons rien sur le sujet qui nous occupe : ils parlaient vaguement d'un séjour ténébreux qu'ils appelaient שְׁאוֹל, où se rendaient toutes les âmes quand le corps était tombé en poussière : mais il n'y avait là ni peine ni récompense ; bons et méchants, justes et injustes dormaient dans le même repos sans que rien dût jamais le troubler, sans que le remords vînt punir ceux qui avaient des fautes à se reprocher, sans que le témoignage de sa conscience vînt dédommager l'homme de bien des souffrances qu'il avait rencontrées sur la terre, et, à vrai dire, tout se passait pour eux dans l'existence actuelle ; c'était dans ce monde que l'Eternel prenait soin de rendre à chacun selon ses œuvres : à ceux qui lui avaient désobéi, il envoyait toutes les calamités présentes, les maladies, l'indigence, la mort ; à ceux qui avaient toujours gardé ses commandements, il donnait en échange des récompenses temporelles, et si quelquefois il semblait prendre plaisir à persécuter l'homme vertueux, cette apparente injustice ne servait qu'à manifester son équité, et à rendre plus écla-

tant le triomphe du bien ; le livre de Job est l'expression sublime de ces croyances populaires.

Mais, dans la suite des temps, quand les tribus furent dispersées, quand la race de Jacob fut transportée tout entière loin du pays de ses ancêtres, ses anciennes idées se modifièrent de beaucoup (1). Elle se trouva en contact avec des peuples étrangers, dont elle ne connaissait auparavant ni les lois, ni les mœurs, ni les doctrines, et pendant un long séjour il lui fut impossible de ne pas leur en emprunter quelque chose. Sans doute cet effet ne se fit pas sentir dès le commencement ; mais peu à peu, sans qu'ils s'en fussent aperçus, il se fit dans les idées des Juifs des changements considérables. Ils trouvèrent chez leurs vainqueurs des doctrines qui leur semblèrent vraies : étonnés tout d'abord de leur nouveauté, ils s'y accoutumèrent peu à peu, et essayèrent de se les assimiler. Ils ne renoncèrent point pour cela à ce qu'enseignaient leurs livres saints, mais ils s'étudièrent à y trouver les croyances nouvelles qu'ils acceptaient. C'est ainsi, que tout en subissant l'influence étrangère, ils crurent de bonne foi développer ce qui était contenu dans leur système national, et ils mêlèrent à leur philosophie des lambeaux de la philosophie des vainqueurs, les accordant tant bien que mal avec leurs antiques croyances.

Ce mouvement, assez sensible pour beaucoup de questions, se fait surtout remarquer dans le sujet qui nous occupe : les Egyptiens, les Perses, les Babyloniens avaient tous foi en une vie à venir ; les Juifs, vivant au milieu d'eux, devaient nécessairement finir par accepter cette doctrine, c'est ce qui arriva en effet. Avant la captivité, nous ne voyons pas la moindre trace d'une semblable théorie : plus tard, lorsque fleurissent les écoles des Pharisiens, l'opinion s'est totalement transformée, et ces mêmes docteurs, qui un siècle auparavant ne trouvaient dans les

(1) *Doctrines religieuses des Juifs*, par M. Nicolas, p. 327 et suiv.

livres de Moïse qu'une existence terrestre se terminant au tombeau, s'accordent maintenant pour y découvrir une vie future enseignée dans les termes les plus clairs.

On aurait tort cependant de vouloir expliquer par cette seule cause une aussi profonde modification (1). Quand un peuple est transporté sur un sol ennemi, il s'attache avec ardeur à tout ce qui lui rappelle sa nationalité perdue, surtout lorsqu'il est opprimé par un puissant vainqueur, et les traditions que lui ont léguées ses pères lui deviennent d'autant plus chères, qu'il lui est plus difficile de les manifester librement; cela est vrai particulièrement des Juifs. Lorsque après la ruine de Jérusalem par Adrien, ils ont été dispersés dans toutes les parties du monde connu, ils ont conservé avec la tenacité la plus opiniâtre les traces de leur origine, et rien n'a pu leur faire oublier la doctrine d'Abraham et de Moïse, ni la haine, ni les persécutions les plus acharnées, ni la persuasion, ni les efforts de la controverse. C'est pour cela que la croyance en un Messie, d'abord vaguement formulée, prit tout à coup chez eux un immense développement quand survint la domination étrangère, et que tout semblait se réunir pour ruiner leurs espérances. L'empire était détruit, un peuple puissant et des princes cruels faisaient peser sur leur tête le joug le plus insupportable; Jérusalem était à peu près déserte, le temple du vrai Dieu était souillé par les images des divinités païennes, les sacrifices étaient interrompus; nul n'osait faire profession publique de judaïsme, de crainte des persécutions; les hommes forts mangeaient le pain amer de l'exil, et les vierges se lamentaient, captives entre les mains des incirconcis. Combien devait être douce à ces cœurs désolés l'espérance de voir un jour un terme à tant de maux, de voir un jour Jérusalem renaître de ses cendres plus brillante que jamais, à la voix d'un autre Moïse que Dieu devait susciter pour relever son peuple! C'était là leur unique

(1) *Doctrines religieuses des Juifs*, par M. Nicolas, p. 327 et suiv.

soutien dans leurs misères, c'était le seul espoir qui leur fit supporter les vexations sans nombre dont ils étaient accablés. Cependant les jours passaient, les générations succédaient les unes aux autres, et le Messie ne venait point relever ce malheureux royaume. Combien alors étaient à plaindre ceux que la mort enlevait avant le moment attendu avec tant d'impatience! Il leur faudrait donc être privés de l'allégresse du triomphe, être écartés du nombre des élus qui verraient ce beau jour, et cela, parce qu'ils avaient paru avant l'heure, parce que la mort les avait moissonnés avant l'accomplissement des prophéties! C'est alors que surgit dans tout son éclat cette idée de la vie à venir, déjà préparée par les causes que nous avons mentionnées plus haut : tous les Juifs, sans exception, ressusciteraient le jour de l'avénement du Messie, et ils viendraient tous habiter la nouvelle Sion, qui cette fois durerait autant que le monde; ceux qui mouraient avant l'accomplissement de leurs vœux les plus chers n'avaient pas à se plaindre, ils verraient eux aussi ce beau jour, car toutes les générations étaient appelées, et aucun des enfants d'Israël ne devait être exclu du nouvel empire.

Telle est la double cause de ce mouvement remarquable dans les idées des Juifs : ce fut tout à la fois une impulsion nationale et une implantation des philosophies étrangères; partout où il y avait des Juifs, on assiste au même changement, partout les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Seulement dans tous les pays les circonstances ne furent pas identiques : les idées varièrent donc suivant le caractère des peuples au milieu desquels ils furent transplantés, suivant leurs mœurs, leur philosophie, et les rapports qu'ils soutinrent avec eux. Il est nécessaire de bien faire ressortir ces différences, car elles furent d'une importance capitale.

Les Juifs, à partir de la captivité, peuvent être distingués en deux classes principales : ceux qui s'étaient établis en Egypte et sur le littoral de l'Afrique, puis ceux qui,

ayant été transportés à Babylone, s'y établirent définitivement, ou bien revinrent dans leur patrie, lorsque Cyrus publia son édit de tolérance. Ceux-ci trouvèrent en Assyrie, lorsque les Perses en firent la conquête, la théorie mazdéenne de la résurrection du corps, tel qu'il existe sur la terre. Cette idée convenait extrêmement au peuple, qui préférait toujours la forme matérialiste à des opinions plus relevées, mais moins compréhensibles pour lui; il trouva dans cette doctrine l'espérance la plus consolante pour son infortune, et il commença à se l'assimiler. Revenus ensuite dans leur pays, ces mêmes Juifs y rencontrèrent mille difficultés, exposés aux intrigues de leurs voisins, en butte aux persécutions des princes de toutes les familles, et ils ne purent se conserver que par le patriotisme le plus ardent : c'est là, en Palestine, que la croyance en un Messie jeta ses racines les plus profondes, et cette cause ajoutée à la précédente fit admettre la croyance inébranlable à la résurrection des corps. Les Juifs devaient revivre à l'avénement du Messie, et commencer une nouvelle vie avec les mêmes corps qu'ils avaient sur la terre. Ce dogme une fois accepté, les écoles se chargèrent de le répandre parmi le peuple, et il devint bientôt aussi populaire que les lois de Moïse les mieux respectées.

Il n'en fut pas de même à Alexandrie : là, se trouvait un peuple spiritualiste, plus spiritualiste au moins que les peuplades perses, un peuple paisible, cultivé, exercé à la philosophie (l'Egypte, ou tout au moins Alexandrie, était à moitié grecque depuis les Ptolémées) : là se trouvaient des princes équitables, instruits, bienveillants pour les étrangers : là les Juifs n'eurent pas à souffrir ces persécutions terribles qu'excitait contre eux le despotisme des Antiochus; aussi le mouvement national fut-il faiblement accentué : les espérances messianiques se développèrent sans doute, mais elles n'eurent pas l'importance qu'on leur attachait dans la mère patrie; ayant moins à souffrir, on eut moins à espérer, et cet attachement exclusif à tout ce

qui tenait ou semblait tenir aux doctrines essentiellement juives eut peu d'occasions de se manifester.

Mais si cette cause n'eut pas beaucoup d'influence sur la transformation des idées, il n'en fut pas de même de celle que nous avons signalée en premier lieu, je veux parler de l'influence étrangère. Ici, à Alexandrie surtout, la philosophie grecque avait pris un immense développement : ici on voyait fleurir toutes les écoles qui, en Grèce, se disputaient la domination des intelligences ; chacune d'elles avait ici ses plus illustres représentants. Les Juifs, au commencement, furent assez étrangers à toutes ces questions, auxquelles ils ne comprenaient pas grand chose ; mais, à force d'en entendre parler, à force de vivre avec des gens qui s'en nourrissaient, et dans un milieu qui en était tout imprégné, ils en vinrent à se les assimiler complétement, au point que leurs docteurs pouvaient compter parmi les maîtres les plus célèbres dans ces philosophies. Mais ils n'en perdirent pas pour cela leur caractère particulier ; et tout en devenant les disciples de Platon, ils n'en restèrent pas moins les enfants de Moïse ; le plus frappant exemple de cette espèce de contradiction se trouve justement dans le sujet qui nous occupe. Leurs docteurs, Philon à leur tête, s'emparèrent de la doctrine de l'immortalité de l'âme, qu'ils trouvaient enseignée dans les livres de Platon (et qu'on ne s'étonne pas de les voir adopter un dogme aussi spiritualiste, ils vivaient chez un peuple qui l'était beaucoup, et se nourrissaient d'une philosophie qui a surpassé toutes les autres en spiritualisme) ; ils s'emparèrent, dis-je, de l'immortalité de l'âme, et, interprétant les récits de Moïse, ils la trouvèrent enseignée tout au long dans la Genèse : le peuple, plus cultivé que ses frères de la Palestine, reçut sans peine cette croyance, et en fit le point principal de sa doctrine.

Ainsi, *résurrection des corps* chez les Juifs de Palestine, *immortalité de l'âme* chez les Juifs d'Alexandrie : telles

furent les deux formes opposées que revêtit ce mouvement dans les idées.

Plus tard, lorsque le christianisme s'établit, nous retrouvons ces deux tendances aussi nettement tranchées que dans les temps que nous venons de parcourir, et dominant chacune dans le centre que nous lui avons assigné. Et il n'y a là dedans rien de bien étrange ; on devait nécessairement s'y attendre. En effet, les chrétiens de la Palestine étaient presque tous des Juifs convertis, ayant apporté dans le christianisme leurs croyances anciennes, leurs vieux préjugés, et jusqu'à leurs passions. Jésus avait bien parlé d'une vie future, d'une existence après celle-ci, mais il n'en avait défini ni la nature, ni le mode ; il est donc bien naturel que des esprits peu cultivés, à l'imagination grossière et presque toujours matérialiste, n'ayant jamais bien compris ce qu'il y avait d'élevé et de spirituel dans la nouvelle religion qu'ils embrassaient, choisissent dans son enseignement ce qu'il y avait de plus populaire et de plus matériel. D'ailleurs, c'était ce qu'on leur avait appris dans leur enfance, et ils tenaient à le conserver avec d'autant plus de raison à leurs yeux, que dans leur religion nouvelle rien ne le combattait : puisque le Sauveur ne s'était pas expliqué sur la vie à venir, ils devaient croire ce que leur avait enseigné la Synagogue.

De la Palestine, cette croyance matérialiste passa dans les Églises d'Occident ; ces Églises, en effet, furent fondées par les chrétiens d'Asie. Nous voyons les premiers évêques de Rome venir de la Palestine ; nous voyons Irénée venir de la Phrygie pour évangéliser la Gaule, de qui l'Espagne reçut ses lumières ; nous voyons l'Afrique recevoir l'Évangile des villes chrétiennes de l'Italie. Tertullien, Cyprien, tous ces docteurs qui ont fait briller l'Église latine d'un si vif éclat, avaient été instruits par des évêques venus de ces pays ; ils avaient, par conséquent, adopté leurs doctrines, qu'ils regardaient nécessairement comme les doctrines

fondamentales du christianisme, et comme tous ces évêques, venus de Palestine ou instruits par ceux qui en venaient, avaient foi à la résurrection des corps, les docteurs d'Occident reçurent cette croyance et la défendirent.

A cette cause principale vinrent s'en ajouter d'autres qui concoururent au même effet (1). En Occident, la philosophie grecque était très-peu connue, et on avait pour elle peu d'estime; d'ailleurs, la langue latine se prêtait peu à l'exposition, et le génie occidental, plutôt pratique que spéculatif, répugnait à s'occuper de pareilles questions ; de plus, les nouveaux convertis, élevés en général dans l'étude aride de la jurisprudence, étaient d'un esprit positif, plus propres à accepter une idée toute faite qu'à discerner si elle convenait parfaitement à l'enseignement de leur nouvelle religion; ils étaient d'ailleurs plus matérialistes que les docteurs de l'Égypte ; et s'ils exposèrent leurs doctrines avec autant de force, s'ils les défendirent avec autant de courage, s'ils se montrèrent toujours des apôtres et des martyrs aussi dévoués, il s'en faut de beaucoup qu'ils eussent des idées aussi saines et aussi élevées sur les principes du christianisme.

A Alexandrie, en effet, nous voyons se manifester fermement la croyance en l'immortalité de l'âme. Les premiers esprits qui, dans cette ville, embrassèrent le christianisme, étaient des philosophes illustres, les plus spiritualistes de leur siècle, aux idées nobles et généreuses, au caractère puissant et élevé; mis en présence des dogmes de la nouvelle religion, ils les saisirent aussitôt par leur côté le plus spiritualiste. Tandis que leurs frères de Palestine et d'Occident ne voyaient dans la doctrine de la vie future que la résurrection des corps, ces esprits d'élite, nourris de la philosophie platonicienne, capables des conceptions les plus abstraites, ne pouvaient, en embrassant une religion toute spirituelle, trouver dans ses dogmes que ce qu'ils

(1) M. Chastel, *Histoire ecclésiastique*.

contenaient de grand, d'élevé, en harmonie avec l'ensemble et l'esprit du christianisme ; c'était, d'ailleurs, leur première croyance, de sorte qu'il leur était précieux de rencontrer des principes identiques à ceux qu'ils professaient déjà, et de trouver l'Évangile d'accord avec leurs anciens maîtres, qui leur étaient encore chers. Toutes ces raisons leur firent maintenir solidement la doctrine de l'immortalité de l'âme, déjà enseignée à Alexandrie, et à laquelle le christianisme vint apporter une nouvellle force.

Tel était l'état des esprits à l'époque que nous allons étudier. Il nous a semblé nécessaire d'entrer dans quelques détails, certain qu'on ne comprend pas bien une doctrine tant qu'on n'en a pas recherché l'origine et suivi la marche dans l'histoire. Maintenant que ce point nous est acquis, nous allons exposer dans toutes ses parties la doctrine des Pères d'Alexandrie, que nous étudierons dans Clément et surtout dans Origène, car ce dernier a développé dans tout leur jour les principes que Clément n'avait fait qu'indiquer ; et pour mieux faire ressortir leurs théories, nous les mettrons rapidement en parallèle avec celles de l'école réaliste, à laquelle ils étaient opposés.

Chapitre II.

EXPOSÉ DU SYSTÈME.

1° DE L'AME, SON ORIGINE, SA NATURE, SES RAPPORTS AVEC LE CORPS.

Toutes les différences des opinions sur la vie future viennent, à notre avis, des divergences de ces mêmes opinions sur la nature de l'âme : si tous les Pères avaient eu les mêmes notions sur ce sujet, ils auraient été sans doute unanimes à saisir l'immortalité sous la même face ; mais, parce qu'ils étaient fort loin de s'entendre sur ce point fondamental, d'où dérivent tous les autres, ils ont été en discussion pour tout le reste : voilà, selon nous, la cause principale de ces différentes théories ! c'est là qu'il faut la chercher, et non pas ailleurs.

Quelle est l'origine de l'âme? D'où vient-elle ? Là tout le monde était d'accord : c'est Dieu qui l'a créée. On ne pouvait pas être chrétien sans avoir cette opinion, et les réalistes comme les spiritualistes le proclament à l'envi, ou plutôt ils n'ont guère besoin de soutenir ce point : il est hors de doute : Dieu, le créateur de toutes choses, est nécessairement le créateur de ce qu'il y a de plus précieux dans le monde ; il n'y a que les athées qui peuvent le nier.

Mais dès que l'on arrive à la nature de l'âme, les divergences commencent. « L'âme a été créée à l'image de « Dieu, et par conséquent, » dit Origène, « elle est incorporelle et invisible, » tandis que les Pères réalistes, Tertullien à leur tête, soutiennent que l'âme a quelque

chose de matériel, moins grossier peut-être que le corps, mais qui n'en est pas moins réel. De ce que l'homme a été fait à l'image de Dieu, on ne doit pas conclure que son âme est immatérielle; au contraire, puisque Dieu nous a créés à sa ressemblance, tout ce que nous avons ressemble à l'image de Dieu, notre corps aussi bien que notre âme; et puisque Dieu, l'être par excellence, possède un corps matériel, notre âme, créée faible et limitée, peut bien avoir quelque chose de corporel.

Les docteurs d'Alexandrie repoussent de toutes leurs forces une doctrine aussi matérialiste : l'âme est invisible et incorporelle par essence : c'est la conséquence légitime de sa création : c'est par là que nous ressemblons à Dieu, cela est tellement évident, qu'ils ne se donnent pas même la peine de le prouver. D'après le même principe, l'âme est immortelle, non par un don de Dieu, comme le pensent certains docteurs, mais par nature, par sa création elle-même; il serait blasphématoire de la considérer comme mortelle : la preuve, c'est son désir incessant d'arriver à une plus haute perfection. Du reste, dans les écrits de ces deux Pères on ne trouve pas beaucoup de démonstrations à l'appui de cette thèse : c'est une vérité qu'ils supposent parfaitement établie, et jamais ils ne songent à l'appuyer par un raisonnement spécial : « C'est une créance parfaitement reçue, » dit Clément dans son 4e livre des *Stromates*, « que l'âme humaine subsiste après être séparée du corps, et ne meurt pas avec lui. »

Origène, combattant Celse, dit « que toutes les philosophies, celles au moins qui sont dignes de ce nom, ont reconnu cette vérité, et qu'il faudrait être aveugle ou insensé pour la nier en quelque manière. »

L'âme a donc été créée de Dieu : quand a-t-elle été créée, et comment se fait-il qu'elle soit unie à un corps? A la première de ces questions les réponses ne manquaient pas : trois surtout étaient en présence. Tertullien prétendait dans son traité *De anima* que les âmes se propagent l'une

l'autre comme le corps, dérivant toutes de l'âme primitive, et que par conséquent, de même que Dieu n'a créé que les corps d'Adam et d'Eve, d'où est sortie toute l'humanité, de même il n'a créé que ces deux âmes, d'où sont sorties toutes les autres.

Lactance avait une autre opinion. Selon lui, pour chaque nouveau corps qui arrivait au monde, Dieu créait une âme, de sorte que cette création était continue et ne s'arrêterait que lorsqu'il ne créerait plus de corps.

Mais ce n'était pas là l'avis de Clément ni celui d'Origène. Dieu, » disait celui-ci, « au commencement des siècles créa la matière corporelle; à côté il a créé les âmes en nombre qu'il a jugé suffisant, et à chacune de ces âmes il a donné une parcelle de cette matière corporelle. » *Putandum est tantum numerum rationabilium creaturarum fecisse Deum quantum sufficere posse prospexit, et mensuram materialæ corporali consequenter aptavisse* (περί ἀρχων lib. II, cap 9 (1), p. 97). Une seule création a donc eu lieu, et il est inutile d'en supposer d'autre, celle-là est bien suffisante.

En effet, notre vie présente n'est qu'un *moment* de notre existence totale : avant d'arriver dans ce monde, nous avons passé par une série d'existences antérieures, et quand nous l'aurons quitté, nous continuerons à parcourir un nombre indéfini d'états différents, jusqu'à ce que nous arrivions au point le plus haut auquel nous devons tendre. C'est là le point capital de la théorie d'Origène, c'est de là que découlent toutes ses doctrines ; il est nécessaire d'entrer dans des développements.

Au chapitre 9 du 2e livre περί ἀρχων Origène examine pourquoi Jacob supplanta Esaü dès le ventre même de sa mère : ne semble-t-il pas qu'il y ait là une injustice flagrante ? Avant d'être venus au monde, l'un était préféré à l'autre? Quelle pouvait être la raison de cette préférence ? Ce n'est pas que le jeune vaille mieux que l'aîné, ils n'ont encore

(1) D'après l'édition Delarue, Paris, 1733.

rien fait ni l'un ni l'autre ; ce n'est pas que le jeune soit destiné à être un plus fidèle serviteur de Dieu, car il serait encore injuste de destiner un homme à la félicité et un autre homme au malheur, sans qu'ils aient rien fait pour mériter une inégalité semblable. Il faut donc une autre cause à un effet si extraordinaire, et cette cause Origène ne tarde pas à la découvrir ; c'est qu'avant cette existence Jacob et Esaü ont déjà vécu d'une autre vie, dans laquelle ils se sont conduits d'une manière différente, et ont mérité le sort qui leur est fait. *Igitur de Esaü et Jacobe diligenter perscrutatis scriptum invenitur quia non est injustitia apud Deum quod et in ventre fratrem suum supplantavit Jacob, sed ex præcedentis vitæ mentis digne eum delictum est sentimus a Deo, ita ut fratri præponi mereretur* (περὶ ἀρχῶν lib. II, cap. IX, pag. 99.). C'est là qu'il faut chercher l'explication de ce phénomène, si étrange au premier abord.

Dieu, avons-nous dit, créa au commencement les âmes en nombre qu'il jugea suffisant : seulement, par le seul fait qu'elles étaient des créatures, elles ne pouvaient rester à cet état immatériel, il leur fallait donc une enveloppe extérieure, et c'est ici l'explication de la création du corps : Car, dit Origène dans son traité contre Celse, « nous savons que l'âme, qui de sa nature est immatérielle et invisible, ne peut être dans aucun lieu corporel sans avoir un corps proportionné à la nature de ce lieu. »

Voilà donc une idée bien importante : le corps est donné à l'âme comme une barrière que lui impose son état d'imperfection ; ce n'est plus, comme le pensaient les théologiens de cette époque, ce n'est plus le Temple de l'Eternel, un monument élevé à sa gloire et à sa ressemblance, c'est au contraire une chaîne, un vase de souillure qui a été imposé à l'âme par les limites même de sa nature ; déjà Clément avait exposé ce principe : Le corps est le sépulcre de l'âme, et non pas un temple, » il faut donc s'en affranchir.

Dieu créa donc les âmes en leur donnant un corps, subtil et délié il est vrai, mais un corps matériel; il eut soin de les faire toutes égales, leur donnant les mêmes facultés, les mêmes avantages, les créant à son image et à sa ressemblance. Seulement, comme elles étaient des créatures raisonnables, il leur imposa..... ou plutôt il leur accorda le libre arbitre, c'est-à-dire le plus glorieux privilége que puisse avoir une créature raisonnable, celui de discerner le bien d'avec le mal, et de pouvoir choisir la route qui lui convient (Voy. Strom. liv. 4.).

Ces âmes, ainsi libres, profitèrent de la liberté qu'on leur accordait. Les unes firent le bien, les autres se livrèrent au mal. Mais comme Dieu est avant tout un souverain juste et équitable, celles qui avaient obéi à ses commandements revêtirent un corps aérien et devinrent des *anges*, celles qui étaient déchues de leur pureté primitive habitèrent des corps plus grossiers et devinrent des *hommes*, celles qui allèrent jusqu'aux dernières limites de la méchanceté furent enfermées dans des enveloppes encore plus matérielles, et tombèrent au rang de *démons ;* car, il ne faut pas l'oublier, *à chaque état de l'âme correspond le même état du corps : plus l'âme est pure, plus le corps est subtil et aérien; plus l'âme est mauvaise, plus le corps est épais et grossier.*

A quelle époque a eu lieu cette évocation, cette émission unique des âmes? Quel est ce commencement des siècles dont parle Origène? Cela veut-il dire de toute éternité? Non, puisqu'il dit que les âmes ont été créées, et que ce qui est créé ne peut pas être éternel: d'ailleurs il se défend lui-même de ce reproche, mais avec tant de mollesse et si peu de conclusion, qu'on voit bien que ses idées ne sont pas encore bien arrêtées dans son esprit, et qu'il n'échappe à la théorie de ses adversaires que par la plus naïve des inconséquences. Voici ses propres paroles que nous lisons dans le livre III, § 5 du περὶ ἀρχῶν. Il essaie de répondre à l'objection de ceux qui soutiennent l'éternité de la matière: « *nos vero consequenter respondebimus, obser-*

vantes regulam pietatis, et dicentes : quoniam non tunc primum quum visibilem istum mundum fecit Deus cœpit operam, sed sicut post corruptionem hujus erit alius mundus, ita et, antequam hic esset, fuisse alios credimus. » (Orig. opera, tome II pag. 149). Avant ce monde il y en a eu d'autres, Origène ne dit pas combien, mais dans tout ce chapitre il fait de vagues allusions à une série indéfinie de mondes dont le commencement ne pourra jamais se déterminer.

D'après ces données, l'*existence de l'homme sur la terre est donc une expiation ; l'âme, créée pure par l'Eternel, a dévié de sa pureté, et Dieu, pour la punir, l'a enfermée dans un corps humain :* que fera-t-elle en cet état? Le but de toute créature raisonnable est de tendre sans cesse à la perfection : la Bible et la raison ne cessent de la lui recommander : *nous devons donc regagner par nos efforts l'espace que nous avons perdu,* et, éclairés par notre punition, travailler de toutes nos forces à mieux profiter du secours de Dieu. C'est là le but que nous devons constamment poursuivre : c'est pour nous rendre son accomplissement plus facile que Dieu a envoyé Jésus-Christ sur la terre ; c'est pour nous le rappeler et nous apprendre à le rechercher que l'Evangile a été répandu dans le monde.

Telle est en peu de mots la théorie Alexandrine sur l'âme et ses rapports avec le corps ; il n'est pas difficile de voir d'où elle vient, et ce serait un sujet intéressant d'étudier l'influence de la philosophie de Platon sur les docteurs de cette école ; mais cela nous écarterait trop de notre sujet : contentons-nous de constater le fait, et poursuivons notre analyse. De cette théorie découlent tout naturellement toutes les questions eschatologiques, et il nous suffit de les poser pour en avoir la solution immédiate.

2° DU CORPS ET DE SA RÉSURRECTION.

Nous avons déjà vu quels rapports établissaient Clément et Origène entre le corps et l'âme contenue dans le corps, ce dernier étant une prison, une barrière qui s'opposait à la spiritualité. Ce n'était pas ainsi que pensaient les Pères réalistes. Méthodius s'élevait avec force contre cette doctrine, disant que le corps avait été créé immortel par Dieu dans l'origine : sans doute il semble se détruire quand l'homme meurt; mais ce n'est là qu'un état transitoire, et, au jour de la résurrection, ce corps se relèvera pour ne plus être détruit : telle une statue endommagée est fondue de nouveau pour reprendre sa première beauté; c'est la même statue qui redevient ce qu'elle était avant son accident : c'est donc notre corps actuel qui doit ressusciter, sans autre changement que l'éternelle incorruptibilité.

Il n'est pas besoin de bien grands efforts pour comprendre que la doctrine des Pères d'Alexandrie devait les amener à des résultats tout différents. Ce corps que nous avons, amas de cendres et de boue, peut bien envelopper une âme pécheresse comme la nôtre; mais quand, après de continuels travaux et des efforts soutenus vers le perfectionnement, cette âme se sera élevée plus haut dans l'échelle des êtres raisonnables, elle dépouillera ce corps comme on dépouille un vêtement usé, et en revêtira un plus subtil, plus aérien, et plus elle s'élèvera, plus elle tendra à se dégager de tout élément matériel. « Les âmes nettes, qui ne seront point chargées du fardeau des vices comme d'une pesante masse de plomb, s'élèvent au plus haut des cieux dans la région des corps les plus purs et les plus subtils, laissant ici-bas les corps grossiers avec leurs ordures, tandis que les âmes souillées, que le poids de leurs péchés attache tellement à la terre, qu'elles n'ont pas la force de tourner leurs soupirs en haut, se tournent

et se vautrent dans les bas lieux. » *Confirmat ratio puram nec malitiæ quasi massa plumbea oneratam animam sublimem evolare ad ea loca ubi puriorum corporum sedes est, relictis hic deorsum crassis corporibus eorumque sordibus; malam vero et ad terram peccatis depressam nec respirare valentem hic vagari et volutari.* (Cont. Cels., lib. VII, cap. 5, pag. 676.)

Ces paroles, que nous prenons dans le 7e livre du Traité contre Celse, expriment toute la doctrine idéaliste de la résurrection. L'âme, par une nécessité fatale de sa nature, doit avoir une enveloppe extérieure : nous avons déjà vu que nos docteurs admettent que l'âme, par cela seul qu'elle est un être créé, c'est-à-dire imparfait, doit être renfermée dans un corps : voilà pourquoi ce dernier ressuscite.

Il y a plus : si le corps ressuscite (et cela est *fatalement nécessaire*), pour que ce soit une véritable résurrection, il faut que ce nouvel état du corps ait quelque chose de l'ancien; c'est là, en effet, ce qui doit arriver. D'abord, le seul fait que le corps se purifie ou devient encore plus épais, montre évidemment que c'est toujours le même : qui dit transformation ne dit pas pour cela changement de nature. La preuve, c'est que le corps actuel se transforme plusieurs fois dans notre vie terrestre; c'est pourtant le même, et personne ne pourrait s'apercevoir de cette révolution. Il en est de même pour la vie à venir : les éléments dont se compose le corps actuel restent toujours, et ils ne sont pas détruits par le fait de la mort; au contraire, ils se développent. C'est ici qu'Origène explique la fameuse comparaison dont s'est servi saint Paul : « Paul dit que ce que l'on sème, ce n'est pas le corps même de la plante qui doit naître, mais qu'après qu'on a semé la graine, sans jeter rien autre chose en terre, il se fait une espèce de résurrection par la volonté de Dieu, qui donne à chaque semence le corps qui lui est propre, tellement que de ces graines jetées à terre il sort, des unes un épi ou une tige, comme de la graine de sénevé; des autres, un grand arbre,

comme du noyau de l'olive et de ceux des fruits semblables. Dieu donc, qui donne à chaque semence un corps, et qui le donne tel qu'il lui plaît, fait aussi la même chose à l'égard des morts, qui sont comme semés dans la terre, et qui doivent y reprendre, quand il sera temps, le corps dont il les voudra revêtir selon leurs mérites. Nous ne disons pas que le corps, étant corrompu, reprendra sa première nature, comme nous ne disons pas que le grain de blé, étant corrompu, devienne encore un grain de blé; mais nous disons que, comme du grain de blé il sort un épi, il faut aussi que dans le corps il y ait un certain germe qui, ne se corrompant point, fasse que le corps ressuscite incorruptible..... » *Vide quomodo Paulus dicat id quod seminatur, non esse corpus rei nasciturœ, sed seminato et jacto in terram nudo semine, Deo unicuique seminum corpus proprium largiente, fieri quamdam quasi resurrectionem, ita ut ex quibusdam spica efflorescat, ut ex sinapi; ex aliis vero celsa arbor, ut ex olivæ nuclo similibusque fructibus* (Cont. Cels., lib. V, cap. 18, pag. 590)... *Ut igitur dat unicuique seminum corpus quod ipsi placuit, ita facict erga mortuos, qui veluti seminantur in terra, quique, quum tempus advenerit, recepturi sunt ex corporibus seminatis illud corpus, quod illis Deus pro meritis induere voluerit* (Ibid., V, 19, 591)... *Non dicimus corruptum corpus redire ad pristinam naturam, ut neque corruptum tritici granum denuo fieri granum tritici, sed quemadmodum e grano tritici spica exoritur, sic insitam esse corpori vim quamdam, quæ non corrumpitur, et qua fit ut corpus in incorruptum surgat.* (Ibid. lib. V, cap. 23, pag. 594.)

Ce développement, indiqué déjà par Clément, rend parfaitement compte de la manière de voir des Pères d'Alexandrie. De même que l'épi sort du grain de blé et ne peut pas sortir d'un autre germe, de même le corps futur sortira de celui que nous possédons actuellement, développant un germe incorruptible qui s'y trouve. C'est dans ce

sens que l'on peut dire que notre corps actuel ressuscitera : il sera toujours notre corps, et ne pourra pas être celui d'un autre ; mais il sera transformé et prendra l'état que Dieu a assigné aux divers états de pureté de l'âme humaine.

Le raisonnement que nous avons fait dans l'hypothèse de la purification des corps s'applique aussi à l'hypothèse contraire : c'est toujours un certain germe qui ne meurt pas (voilà le sens de ce mot incorruptible) et qui, se développant dans des conditions différentes, donne naissance à des états quelquefois opposés les uns aux autres. Il n'est pas nécessaire de faire voir combien cette doctrine sort naturellement de la théorie de l'âme, exposée plus haut : elle n'en est que la suite et le complément.

Ceci peut sembler légèrement en désaccord avec ce que nous avons posé dans l'introduction, quand nous disions que l'école d'Alexandrie, toute spiritualiste, ne s'attachait qu'à l'immortalité de l'âme, en laissant de côté tout le reste ; mais cette opposition n'est qu'apparente, et quelques mots suffiront pour le montrer clairement. D'abord, cette résurrection, par cela seul que c'est une résurrection, met tout de suite le corps bien au-dessous de l'âme : « Qu'est-ce qui ressuscite? dit Origène. Quelque chose qui meurt ; mais qui est-ce qui meurt? Le corps. Donc, le corps ressuscite. » *Si confitentur hæretici quia resurrectio sit mortuorum, respondeant nobis quid mortuum est? Nonne corpus? Corporis ergo fit resurrectio.* (περὶ ἀρχῶν. lib. II, cap. x, pag. 100.) C'est le corps qui ressuscite, mais l'âme n'a pas à ressusciter, parce qu'elle ne meurt jamais.

En second lieu, ce n'est que par *contre-coup* que le corps doit ressusciter. Si l'âme humaine pouvait s'élever jusqu'à l'absolu et saisir la perfection, elle n'aurait que faire d'un corps qui l'entrave ; mais comme sa nature est d'être limitée, parce que Dieu seul est infini, elle subit cette nécessité fatale d'être toujours unie à un corps : dès lors,

comme l'âme est immortelle, le corps le devient aussi, et il participe à l'immortalité, parce que l'âme ne peut pas se débarrasser de lui; de même que ces insectes parasites qui, s'attachant au corps des oiseaux, volent avec eux au plus haut des airs, tandis que leur nature les condamnait à ramper éternellement sur la terre.

Les Pères réalistes, au contraire, n'admettaient point que le corps fût une prison : ils le croyaient trop élevé pour cela, et de même que l'âme est immortelle par un don de Dieu, de même le corps est incorruptible par un don de Dieu qui l'a créé. Il doit ressusciter *tel qu'il est aujourd'hui;* ce ne sont plus ici des éléments qui doivent se développer et devenir plus éthérés, c'est la matière corporelle, organisée comme elle l'est actuellement, qui doit revivre, parce qu'elle a été créée impérissable et qu'elle représente l'image de Dieu.

On voit donc l'immense différence qui sépare les docteurs alexandrins des autres docteurs; chez ceux-ci, la résurrection du corps marche en parallèle avec l'immortalité de l'âme, qu'elle précède même quelquefois, tandis que chez les premiers elle n'est que son appendice, si j'ose ainsi parler; elle n'apparaît que comme l'ombre nécessaire à tous les tableaux, quelque brillants qu'ils soient : nous avons donc justifié ce que nous disions dans l'Introduction, et cette petite difficulté maintenant aplanie, nous pouvons reprendre notre marche un instant interrompue.

3° DU JUGEMENT FINAL.

Une fois que l'homme est sorti de cette vie, que devient son existence? Son âme ne meurt pas, son corps ne meurt pas davantage; la vie continue par conséquent; c'est la continuation de notre vie actuelle, avec cette différence que les conditions en seront changées. Si nous avons bien vécu sur la terre, si nous nous sommes montrés dignes de

notre destinée, nous irons nous placer dans le paradis. « Je pense, dit Origène, que les saints, en quittant cette terre, se rendent dans certain endroit placé quelque part sur la terre, que l'Écriture appelle le Paradis, comme dans un endroit où l'on s'instruit, et, si j'ose ainsi parler, dans une école ou auditoire des âmes : là, ils connaîtront ce qui doit leur arriver; là, ils pourront s'instruire plus profondément de la connaissance de Dieu. S'il arrive que l'un d'entre eux ait un esprit plus pur, une âme plus sainte, une science divine plus étendue, il part avant les autres et s'élève dans une région plus rapprochée du royaume des cieux.... *Puto enim quod sancti quique discedentes de hac vita permanebunt in loco aliquo in terra posito, quem Paradisum dicit Scriptura divina, velut in quodam eruditionis loco, et ut ita dicam, auditorio vel schola animarum, in quo de omnibus his quæ in terra videant doceantur, indicia quoque quædam accipiant etiam de consequentibus et futuris... Si quis tamen mundus corde, et purior mente, et exercitior sensu fuerit, velocius proficiens, cito ad aeris locum ascendet, et ad cœlorum regna perveniet per locorum singulorum, ut ita dixerim, mansiones* (περὶ ἀρχῶν. lib. II, cap. XI, pag. 106.). Les autres y restent et s'y purifient jusqu'à ce qu'ils soient dignes d'un séjour meilleur.

Quant aux méchants, après avoir revêtu un corps grossier et semblable à celui des démons, ils tombent dans un lieu souterrain appelé les enfers, où ils ont un avant-goût des malheurs qui les menacent, et souffrent de cruels tourments. Là, ils expient durement les fautes qu'ils ont commises sur la terre; là, on leur apprend, ou plutôt on leur fait sentir ce qui les attend s'ils persistent dans leur mauvaise voie ; s'ils profitent de cette terrible leçon, ils peuvent reprendre leur ancien état et sortir de l'abîme; si, au contraire, ils s'endurcissent de plus en plus, ils tombent de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'ils soient relégués aux derniers rangs des mauvais esprits.

Ainsi doit se passer, selon nos docteurs, le temps qui sépare cette existence actuelle du jour du jugement; c'est une sorte de préparation à ce grand jour; c'est une espèce de répit que nous laisse la miséricorde de Dieu avant de faire éclater sa colère sur les méchants, et une *école*, suivant l'expression même d'Origène, où les bons peuvent se perfectionner dans la connaissance divine et mériter ainsi un sort encore plus heureux. Cette doctrine s'opposait à celle des gnostiques, qui disaient que, après la mort, les âmes rentraient immédiatement dans le πλήρωμα, et à celle de quelques Pères, qui prétendaient que l'âme devait dormir d'un profond sommeil jusqu'au jour de la résurrection. Elle était bien plus chrétienne que la première, qui aboutissait directement au panthéisme, et bien plus raisonnable que la seconde, qui inventait pour des âmes libres et actives une sorte de torpeur, intermédiaire entre la mort et l'abrutissement.

Enfin, après de longs siècles d'attente, devait arriver ce jour à la fois si terrible et si mystérieux : quelle devait en être l'époque précise? On n'en savait absolument rien; les millénaires donnaient bien un chiffre, mais il paraissait fortement suspect aux esprits non prévenus ; le moment si attendu était une époque vague, indéterminée, que chacun plaçait où il voulait, sans avoir d'autre règle que celle de son imagination. On allait chercher dans l'Apocalypse l'explication de cette énigme, mais on ne pouvait pas s'entendre sur le sens à attacher à ses déclarations; et au milieu de tant d'opinions contradictoires, pas une ne pouvait se dire plus fondée que les autres.

Mais ce n'était pas seulement sur l'époque que l'on était divisé, c'était aussi sur la nature de ce terrible jugement. En ce jour-là, disaient les réalistes, les anges sonneront de la trompette ; les morts se lèveront et reprendront le corps qu'ils avaient autrefois ; Dieu se tiendra sur son tribunal, et demandant à chaque créature ce qu'elle a fait pendant tout le cours de son existence, il punira les méchants de

terribles peines, et donnera aux bons des récompenses proportionnées à leur mérite. Presque tous les Pères prenaient à la lettre cette description et se représentaient l'Éternel monté sur un tribuual véritable et appelant à haute voix les criminels que les anges amenaient garrottés.

Mais les docteurs d'Alexandrie ne pouvaient admettre un système aussi grossier ; il leur répugnait trop d'admettre que le Dieu spirituel se plaçât sur un tribunal visible, assisté d'anges ministrès de ses volontés, et dans son XXXIVe Commentaire sur saint Matthieu, Origène s'élève avec force contre cette interprétation. Selon lui, cette description du jugement dernier, qu'on trouve dans l'Écriture, est une figure employée pour donner à l'idée plus d'énergie ; c'est un simple tour de rhétorique destiné à montrer la réalité sous des couleurs plus vives, afin de la mieux faire comprendre au peuple ignorant et grossier : la véritable manière de l'entendre, c'est de penser que Christ, à une époque que personne ne connaît, se fera connaître à tout le monde, et, d'un seul coup d'œil, discernera les vertus et les vices de chaque créature ; c'est pour cela que l'Écriture dit : « Toutes les nations seront rassemblées devant lui. » Alors il interrogera les consciences, et voyant ce que chacun a fait, il le rétribuera selon ses œuvres. Mais, pour cela, il n'a pas besoin de faire venir toutes les âmes devant lui, car il est partout ; il n'a pas besoin de les interroger, car il les connaît très-bien ; il n'a pas besoin de prononcer un jugement, car quelle en est l'utilité ? Il faut donc voir la réalité sous l'image et la débarrasser de cet échafaudage qui n'est là que pour lui donner du relief.

Le jugement sera suivi d'un embrasement général, d'un feu purgatif qui doit nettoyer le monde (Contr. Cels., lib. V.). Alors les consciences seront éveillées, les barrières charnelles seront brisées, et rien n'empêchera plus les hommes de connaître ce qui est bien, ce qui est mal ; le voile qui nous cache toute l'étendue de nos péchés se dé-

chirera, et nous gémirons alors de nos forfaits : voilà pourquoi l'on dit que Dieu nous jugera.

De quelle nature doit être ce feu dont il nous est parlé? Clément croit que c'est un feu visible, mais Origène ne veut pas prendre ces paroles à la lettre : « Car, dit-il, l'Écriture, pour s'accommoder à l'esprit du commun, use de cette sage disposition de cacher son sens sous des paroles terribles, pour effrayer ceux qui, autrement, ne sortiraient pas du bourbier de leurs vices. » *Ita scriptura vulgo lectorum convenientia tribuens, tristia obscuritate sapienter involvit quæ terrorem iis incutiat qui a profusa peccandi licentia nequeunt aliter avocari* (Cont., Cels., lib. V, cap. II, pag. 588). Ce n'est nullement un feu extérieur, c'est le feu de la justice divine qui, éclairant les consciences, consumera ceux qui auront composé de bois, de foin et de paille, le bâtiment mystique de leurs actions, de leurs paroles et de leurs pensées, mais qui laissera intacts ceux qui auront une matière qu'il ne sera pas nécessaire de détruire (Cont., Cels., *ibid.*).

Mais, quoique le monde ne doive pas être embrasé par ce feu, il n'y aura pas moins un bouleversement complet de tous les éléments ; pour correspondre à cette crise des consciences, il faut un renouvellement de la nature, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, comme parlent les Livres saints, dans lesquels s'accompliront les jugements prononcés par le souverain Juge. Alors commencera la seconde phase de la création et la seconde période du développement de l'âme.

4° DES PEINES ET DES RÉCOMPENSES.

1° De leur nature.

Les Pères réalistes prenaient tous à la lettre les déclarations de l'Écriture ; pour eux, les récompenses étaient

des récompenses toutes matérielles : les jouissances des sens, l'absence de tout mal physique, l'accomplissement de tous les désirs et une félicité à laquelle rien ne pourrait mettre fin; les peines étaient corporelles, et consistaient dans des souffrances terribles ; les méchants devaient être plongés dans une fournaise ardente où tous les tourments étaient réunis pour les punir; un feu inextinguible devait les consumer éternellement et leur faire expier par un supplice atroce les peines qu'ils ont commises ici-bas.

Les docteurs d'Alexandrie repoussaient bien loin de semblables doctrines; comment auraient-ils pu penser un seul instant à des jouissances physiques, eux qui disaient que le corps est le tombeau de l'âme, et que la perfection, si elle était possible, serait d'en être délivré entièrement. « Le bonheur, dit Clément, est la ressemblance avec Dieu, autant que cela nous est possible »; et la description qu'en donne Origène est exactement la même ; le bonheur parfait, c'est la ressemblance avec Dieu, l'union intime de l'âme humaine avec son créateur, ce moment suprême où nous connaîtrons Dieu face à face ; où l'âme, purifiée par cette connaissance, sera une avec Dieu et Dieu tout en elle; car l'âme, pure de tout péché, ne pourra rien comprendre et rien vouloir que Dieu lui-même. Voilà le sens de cette expression : être un avec Dieu. Alors le bonheur sera complet ; autrement, ce ne peut être qu'un état transitoire qui ne peut pas durer. Pour l'âme, il n'y a de félicité que dans l'union avec Dieu, car ses aspirations la poussent sans cesse de ce côté, et ce n'est que dans la connaissance complète et sans réserve qu'elle peut trouver l'accomplissement de ses désirs. Tout connaître pour connaître Dieu ; connaître Dieu pour l'aimer d'un amour infini, voilà la destinée des saints et des martyrs; voilà la félicité qui nous attend après le jugement final, si nous nous sommes montrés dignes d'un bonheur si parfait. Voilà la félicité éternelle que Dieu a promise à ses élus

(Vide περὶ ἀρχῶν, lib. II, cap. XI, pag. 106.). C'est dans ce sens qu'il faut prendre tout ce que nous disent les Livres saints sur ce sujet; les descriptions qu'ils nous donnent de la vie à venir sont des allégories dans lesquelles il faut distinguer le réel sous les couleurs dont il est embelli, et il faut se garder de tomber dans la grossièreté et la superstition. Ce n'est pas du corps que nous devons recevoir le bonheur, puisque la perfection consiste à n'en plus avoir ; c'est de l'âme, de l'âme seule qui sera glorifiée ; c'est elle qui est tout en nous, c'est elle, par conséquent, qui recevra en partage les joies les plus pures qu'elle puisse goûter, c'est-à-dire la connaissance de plus en plus parfaite, l'amour de plus en plus épuré, enfin la communion de plus en plus intime avec le créateur de toutes choses.

Quant aux méchants, quel sera leur sort ? Clément nous les représente comme volant sous les cieux, en proie à des tourments que rien ne peut apaiser (Strom., lib. IV.). De quelle nature sont ces tourments ? Faut-il y voir des peines corporelles, puisque les méchants, selon la théorie alexandrine, doivent avoir un corps encore plus grossier et plus épais que le nôtre? Sans doute, ce sera là leur premier châtiment ; puisque déjà sur la terre notre corps nous soumet aux douleurs, aux maladies, aux angoisses de toutes sortes, ils auront à souffrir, dans une existence pire que celle-ci, des maux encore plus grands, par le seul fait que leur corps sera encore plus méprisable ; mais ce n'est pas là toute leur destinée ; ce n'est, au contraire, que la plus faible partie de leur punition. *Ce que l'Écriture appelle le feu éternel, la gehenne, c'est le ver qui ronge la conscience coupable.* Qu'est-ce que le remords sur cette terre, où nous sommes aveuglés par tout ce qui nous entoure, où le péché revêt quelquefois des formes si séduisantes, que nous l'aimons malgré nous? Qu'est-ce que le remords ici-bas en comparaison de cet état terrible qui suivra le jour du jugement, lorsque Dieu fera tomber tous les obstacles qui s'opposent à notre connaissance, lorsqu'il

dépouillera nos vices de toutes les excuses que nous leur donnons, de tout le prestige dont nous savons si souvent les entourer et qu'il nous les montrera dans toute leur laideur; lorsqu'il nous fera voir ce qu'il est, lui la vérité, lui l'amour, lui la vie véritable, et que nous aurons devant les yeux le spectacle de ceux qui vivent en communion avec lui, tandis que nous serons plongés, nous, dans un abîme d'iniquité et de corruption? Que sont, auprès de cela, les misérables peines où s'arrêtent les esprits grossiers, ce feu qui tourmente le corps et qui ne doit pas s'éteindre? Ah! si, dès aujourd'hui, les méchants pouvaient se faire une idée de cet état; s'ils pouvaient comprendre ce que c'est que le remords et l'éloignement de Dieu, ils ne trouveraient rien et ne pourraient rien imaginer qui soit plus terrible ni plus propre à jeter l'épouvante dans le cœur.

Telles sont les peines réservées aux coupables : sans doute, il y aura des souffrances physiques, car elles sont nécessairement attachées aux corps qu'ils doivent revêtir, mais leur châtiment le plus effrayant, c'est la connaissance et le remords de leur faute ; c'est cet aiguillon de la conscience que rien ne peut arrêter, qui les poursuit continuellement, et auquel rien ne peut les soustraire, puisqu'au jour du jugement leurs yeux seront ouverts et que rien ne leur dérobera plus le spectacle de leurs fautes.

2° De leur durée.

Trois opinions sont ici en présence : 1° Quelques docteurs, en petit nombre à la vérité, admettaient, avec Arnobe, que les peines que souffraient les damnés finissaient par détruire le corps ; alors ils seraient anéantis, et les bons seuls resteraient pour glorifier éternellement le créateur. Mais cette doctrine trouva peu de partisans ; elle

ne semblait pas assez sévère, puisque les méchants ne devaient souffrir que tant que leur corps résisterait.

2° Tertullien, et la plupart des Pères avec lui aimaient mieux croire à l'éternité des souffrances; le feu de l'enfer, selon eux, avait la propriété de conserver le corps qu'il embrasait, et rien ne restait aux coupables, pas même l'espérance que leur laissait Arnobe.

3° Clément et Origène étaient encore ici en désaccord avec eux : cette doctrine leur répugnait comme étant désespérante. Sans doute ils la trouvaient très-salutaire parce qu'elle devait effrayer les esprits; ils applaudissaient à la sévérité de l'Ecriture qui, dans toutes les occasions, parle des peines comme ne devant jamais finir, pour ne pas endormir le coupable qui pouvait se consoler dans la pensée qu'après tout il en était quitte pour quelques années de souffrance. On ne redoute guère des peines dont on ne connaît ni le moment, ni la nature, ni la durée. Ils répétaient bien souvent que l'on s'endurcit dans le vice, que plus on fait le mal, plus on aime à le faire, que les secours que l'on possède dans l'existence actuelle nous peuvent être enlevés dans une autre, que, si nous refusons déjà ceux qui sont à notre portée, il y a beaucoup de probabilités pour que nous n'en trouvions plus, et qu'alors, livrés à nos propres forces, nous ne pouvons que nous enfoncer toujours plus dans cet abîme insondable. Mais cette doctrine ne leur paraissait pas en harmonie avec la bonté de l'Eternel. Pour quelques années passées sur cette terre, être punis pendant l'éternité! Quand il nous est si facile de faire le mal, que la chair, cet implacable ennemi, nous pousse constamment à nous révolter contre la loi de Dieu, quand tout autour de nous semble nous inviter à mal faire, Dieu serait-il assez dur pour nous faire expier pendant l'éternité des fautes commises quelquefois dans l'entraînement des passions et comme malgré nous? Il serait blasphématoire de le supposer.

Cet argument tiré de la bonté de Dieu n'est pas le seul

que fassent valoir les docteurs d'Alexandrie, il en renferme implicitement un autre, qui est celui de la justice; il ne serait pas juste en effet que pour quelques années de péchés on fût puni pendant l'éternité, mais il y a encore plus. Puisque dans cette existence, qui est une chute et une punition, nous conservons l'idée de pouvoir regagner ce que nous avons perdu, et que nous faisons tous nos efforts pour arriver plus haut, pourquoi ne le ferions nous pas dans une existence encore plus misérable? Sans doute le corps sera là pour nous être un obstacle; mais si Dieu nous éclaire au jour du jugement, nous aurons tout ce qu'il nous faudra pour vivre d'une nouvelle vie, et racheter les fautes de notre existence antérieure : le supplice accablant auquel nous serons en proie, la vue de nos péchés, la comparaison avec un état de félicité qui brillera devant nous comme l'étoile polaire devant ceux qui recherchent la route qu'ils ont perdue, tout enfin, à partir de ce premier fait, le remords, qui est déjà un progrès et un commencement de conversion, tout servira à nous amener dans une meilleure route. Ces deux mots *remords éternels* impliquent contradiction; donc, les peines ne peuvent pas être éternelles, car c'est marcher en avant que de reconnaître que l'on s'est trompé.

Mais si les peines ne sont pas éternelles, les récompenses ne le sont pas non plus, car la destinée des unes est attachée invariablement à celle des autres. Les récompenses des justes ne sont pas éternelles, car qu'est-ce qui empêche les âmes de se détourner du bien, même dans une existence supérieure à celle-ci? Quand Dieu créa les âmes, il les créa dans un état d'innocence et de pureté bien préférable à celui dans lequel nous nous trouvons sur cette terre : ces âmes sont déchues; pourquoi ne pourraient-elles pas déchoir après cette vie? D'ailleurs nous avons vu que les justes, en sortant de cette existence, se rendaient dans un endroit où ils apprenaient à se purifier de jour en jour; il y a divers degrés pour arriver dans la demeure du Sei-

gneur (περὶ ἀρχῶν lib. II, cap. IV, et XXXIVe comment, sur saint Matt.), par conséquent, le bonheur de chacun d'eux dépend de leur degré d'instruction et de purification, et la possibilité de leur chute est en raison de ce même degré.

Il en est de même pour les méchants : du moment que la peine est variée, il y a plus ou moins de facilité à se convertir ; ceux qui subissent des châtiments légers ne sont pas assez déchus pour qu'il n'y ait pas pour eux d'espérance du salut ; ceux qui souffrent des tourments bien plus terribles sont tellement punis, que l'horreur de leur sort présent doit les faire soupirer après un meilleur état et les amener à une conversion tardive, il est vrai, mais d'autant plus durable qu'elle viendra à la suite d'un plus grand malheur.

Ainsi, d'après les Pères d'Alexandrie, l'existence, ou plutôt la série des existences qui suivront celle-ci, sera un mouvement perpétuel de haut en bas et de bas en haut, où le libre arbitre de chacun sera la règle de sa destinée : plus on fera le bien, plus on montera dans l'échelle des créatures ; plus on fera le mal, plus on descendra. Nul ne sera heureux que tant qu'il marchera dans la route du bien ; nul ne sera malheureux que par sa faute.

Vo DU RÉTABLISSEMENT FINAL.

Mais alors, s'il en est ainsi, qu'y a-t-il définitivement dans notre destinée, puisque nous ne sommes jamais sûrs de nous arrêter à un moment quelconque, et que nous serons ballottés indéfiniment du bonheur au malheur? Il n'y a pas de jugement définitif, puisque tout dépend du libre arbitre de chacun? Et Dieu, que fait-il de son pouvoir? Il est absolument inutile?

Non, il ne l'est pas ; au contraire, ces changements successifs, ces évolutions, ces chutes, ces relèvements ne sont que des moyens que Dieu met à notre portée pour arriver

au souverain bien; oui, il permet que nous descendions quelquefois de l'innocence au péché, mais il place toujours à côté de nous les secours qui peuvent nous faire sortir de cette mauvaise position. Et d'ailleurs, plus on est instruit dans la connaissance de Dieu, plus on a de chance de ne pas retomber. Il est vrai que nous sommes déchus de l'état primitif dans lequel nous avions été créés, et qu'il n'y a rien d'impossible à ce qu'une seconde fois nous soyons entraînés loin de notre route véritable; mais nous avons de plus qu'alors la connaissance du péché; nous avons Jésus-Christ qui nous est venu sauver de la perdition; nous avons déjà sur cette terre l'exemple du méchant malheureux, nous avons en un mot l'expérience, qui nous gardera de semblables défaites. Les péchés que nous commettons sur cette terre viennent la plupart du temps de la faiblesse de la chair, et quand nous n'aurons plus ce corps qui nous nuit, il y a toutes raisons de croire que nous ne retomberons pas dans de semblables égarements.

Et quand même cela serait, quand il serait possible de déchoir, Dieu ne doit-il pas au jour de l'embrasement général éclairer les consciences, dissiper les ténèbres, et faire triompher son œuvre dans tout l'univers? Jésus-Christ ne doit-il pas voir toute créature fléchir le genou devant lui, et toute langue confesser qu'il est le fils de Dieu et le Sauveur des hommes? (*Vide Origenis Comment. in Mat.*) Tous les états par lesquels nous passons sont des états intermédiaires : nous devons finir par rentrer tous dans le sein de notre Dieu, c'est là la destinée des créatures raisonnables. Elles peuvent bien se laisser entraîner au mal, mais tôt ou tard elles connaîtront le bien et iront le trouver, tôt ou tard Dieu les éclairera de sa lumière, et elles seront *un avec lui.*

C'est pour la même raison que les méchants viendront eux aussi à la connaissance, et qu'ils marcheront dans la voie du Seigneur. Sans doute on peut objecter que pour eux il n'y a guère l'espoir d'un rétablissement quelconque,

que plus on fait le mal, plus on aime à le faire : mais cette objection ne peut nullement nous arrêter. Oui, plus on fait le mal, plus on aime à le faire, mais pourquoi? Parce qu'il y a de puissants attraits qui y sont attachés : si on fait le mal, c'est que l'on préfère un bien prochain et que l'on voit, à un plus grand bien que l'on ignore, ou que l'on ne sait pas apprécier, ou qui est trop éloigné pour qu'on puisse l'atteindre; mais quand Dieu illuminera l'univers de sa justice, pour faire connaître à tous ce que c'est que la vérité, quand il renversera les barrières qui obscurcissent notre intelligence, alors il n'y aura plus de raison pour qu'on fasse le mal : quel avantage trouverait-on à le faire? Il n'y a plus de plaisirs à espérer; au contraire, on voit ce que l'on souffre pour s'y être livré, et les remords terribles attachés aux fautes d'autrefois font détester tout ce qui leur ressemble; alors on a horreur de son supplice, par conséquent on a horreur du mal, et l'on s'attache à faire le bien, et éclairé par l'esprit de Dieu on arrive par degrés à cet état de justice dont on s'était si profondément écarté. Ainsi Dieu se sert de moyens divers pour arriver au même but : châtiments, récompenses, tout cela concourt au même résultat, et ce résultat, nous l'avons déjà décrit : c'est la communion intime avec Dieu, c'est cet état bienheureux où l'âme a la plénitude de la connaissance et de la vérité, où toutes ses pensées ont Dieu pour objet, où elle ne peut songer à autre chose, où toutes ses aspirations sont satisfaites, tous ses désirs comblés, où réunie enfin à celui dont elle est émanée, elle jouit du bonheur ineffable d'être tout en lui seul. Voilà la destinée de toutes les créatures raisonnables.

Et qu'on n'accuse pas Clément et Origène de panthéisme, comme l'ont fait si souvent des personnes qui n'ont pas parfaitement compris leur doctrine : ce rétablissement final n'est pas l'unité panthéiste, où toutes les parcelles du grand Tout viennent s'absorber dans lui et désormais ne plus exister par elles-mêmes : les Pères d'Alexandrie ne tom-

bent pas dans un pareil écart, car il y a des bornes à ce développement des âmes; ils nous répètent sous mille formes différentes que l'âme ne peut pas exister sans le corps, car alors elle serait parfaite, et que la perfection n'appartient qu'à Dieu seul, et que par conséquent l'union ne peut pas être complète entre un corps, quelque déliée que soit du reste sa nature, et un esprit complétement pur, entre la créature et le créateur.

Ainsi donc tous les hommes, bons et méchants, sont appelés à la félicité éternelle, tous sans exception, même les païens. Ici les Pères réalistes étaient en désaccord avec les docteurs d'Alexandrie. Ils accordent bien le privilége du bonheur éternel aux patriarches de l'ancienne Alliance: « Jésus, disaient-ils, est descendu aux enfers pour les sauver et leur obtenir le même privilége qu'aux chrétiens ». Mais cette restriction faite, ils déclaraient le reste damné sans aucun espoir. Les Pères d'Alexandrie, au contraire, faisaient jouir tous les hommes du bienfait de la descente du Christ aux enfers, et ils l'attribuaient à tous, sans distinction de race ou de religion. Et comment aurait-il pu en être autrement chez des docteurs nourris dans la philosophie grecque, qui, avant d'aimer Jésus comme un Sauveur, admiraient Platon presque comme un Dieu? « Dieu, dit Clément, de même qu'il voulut sauver les Juifs en leur envoyant des prophètes, suscita de même aux Grecs des philosophes, afin qu'ils fussent sauvés. » Καθάπερ Ιουδαίους σωζεσται ἐβούλετο ὁ Θέος, τοὺς προφήτας διδοὺς, οὕτως καὶ Ελλήνων δοχιμωστάτους διέκρινεν. (Strom. liv. VI, cap. v, pag. 761.) (1).

Et dans un autre endroit : « Quel est l'homme raisonnable qui pourra dire que les bons et les méchants sont punis du même supplice? Le juste ne diffère pas du juste (en tant qu'il est juste), qu'il soit Juif ou qu'il soit Grec; car Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, c'est aussi le Dieu de tous les hommes; ceux qui ont bien vécu

(1) Edition d'Oxford.

avant la loi sont réputés justes : ceux qui ont bien vécu en dehors de la loi doivent aussi être admirés, puisqu'ils ont fait le bien même sans le secours de la loi; il serait donc injuste de les punir pour ne pas avoir adopté l'Evangile, car ils ne l'avaient nullement entendu annoncer. » Τίς ἂν εὐφρόνων ἐν μίᾳ καταδίκῃ καὶ τὰς τῶν δικαίων, καὶ τὰς τῶν ἁμαρτώλων ὑπολαβεῖ εἶναι ψύχας, ἀδίκιάν τῆς προνοίας καταχένων ; (*Ibid.* pag. 763) Δικαίος δικαίου, καθὸ δικαίος ἔστιν, οὐ διαφέρει, ἐάν τε νομίκος ᾖ, ἐαν Ελλην, οὐ γαρ Ἰουδαίων μόνων, πάντων δέ ἀνθρώπων ὁ θέος Κυρίος..... Ορθῶς ζεβιωχότες οἱ πρό νόμου, εἰς πίστιν ελεγίασθησαν, καί δικαίοι εἶναι ἐκρίθησαν. . . . . (*Ibid.* pag. 764.)

C'est du reste une preuve qui revient à chaque instant dans ses livres et dans ceux d'Origène, et l'on n'a qu'à choisir parmi les citations.

Il y a plus : non-seulement les païens jouiront de la félicité éternelle, mais encore les démons y seront appelés, car ils rentrent dans la catégorie des âmes déchues qui doivent se relever après l'embrasement général, et ne diffèrent de nous que par un degré de plus dans l'abaissement. Et non-seulement les démons y seront appelés, mais encore le prince des démons, l'ennemi acharné de Dieu, celui qui s'oppose constamment à l'œuvre du salut, et qui, non content d'être malheureux, voudrait que tous les hommes le fussent aussi. Oui, le prince du mal lui-même rentrera dans la félicité, d'où sa révolte l'a si épouvantablement écarté, lui aussi sera éclairé et gémissant de sa rébellion, il demandera à être pardonné, et s'élèvera jusqu'au trône de Dieu. Origène nous le dit : « Quand il est dit dans l'Ecriture que l'ennemi sera détruit, cela ne veut pas dire que Dieu le fera périr, mais bien qu'il changera de nature. Il ne sera pas détruit de sorte qu'il n'existe plus, mais de sorte qu'il ne soit plus ennemi. Car rien n'est impossible et inguérissable à celui qui a tout créé; car il a fait toutes choses pour qu'elles existent, et les choses qui ont été créées pour être ne peuvent pas ne pas être. » — *Destrui sanè inimicus ita intelligendus est, non est, non*

ut substantia ejus quæ a Deo facta est pereat, sed ut propositum et voluntas inimica, quæ non a Deo sed ab ipso procedit, intereat. Destruetur ergo non ut non sit, sed ut inimicus non sit et mors. Nihil enim omnipotenti impossibile est, nec insanabile aliquid factori suo; propterea enim fecit omnia ut essent, et quæ facta sunt ut essent non esse non possent. » (περί ἀρχων, lib. III, cap, VI, p. 154.)

C'est par Satan que se terminera la longue ascension vers le bien; alors toutes les créatures adoreront Dieu et l'ordre règnera dans le monde, parce que tous les êtres seront dans l'ordre, et désormais, il n'y aura plus de mal, plus de faiblesse, plus d'ignorance, la vérité, la sainteté, le bien dans toutes ses acceptions règneront éternellement.

Chapitre III.

EXAMEN DE LA DOCTRINE.

Quelles que soient les préoccupations théologiques et les opinions que l'on professe au sujet de la vie à venir, on ne peut s'empêcher cependant de trouver dans le système d'Origène de grandes et de belles conceptions. Cette manière si large d'envisager l'âme et sa destinée, de prendre notre terre et tout ce qui s'y rattache pour un simple moment de notre existence complète, cette théorie du développement indéfini, jusqu'à l'union intime avec Dieu, ce spiritualisme à l'endroit des peines et des récompenses, ce rétablissement final pour les créatures les plus pécheresses, tout cela ne manque certes ni de grandeur, ni de puissance, et chez peu de docteurs on trouverait des idées aussi nobles et des sentiments aussi élevés. On comprend facilement l'enthousiasme qu'excitèrent à cette époque et bien longtemps après de semblables doctrines, et si l'Eglise Catholique n'a pas voulu faire d'Origène un saint dont le nom, placé dans un calendrier, fût fêté dévotement certain jour de l'année, elle n'a jamais eu de plus grand docteur ni de plus pieux représentant. Il y a dans ce système quelque chose de si entraînant, que la critique commande l'admiration, de sorte que l'on a toutes les peines à se défendre de se laisser entraîner, et que cette étude risque plutôt de faire des disciples à Origène que de lui susciter de sévères censeurs. Sans doute cette théorie dérive du platonisme ; sans doute, quelques-unes de ses idées avaient été émises par d'illustres philosophes, mais ici elles ont pris un tour si nouveau, elles ont été si bien reliées entre elles et tellement

enrichies par les lumières nouvelles apportées par le christianisme, qu'on les dirait créées par Origène, et que si déjà elles avaient été bien répandues dans le monde, jamais elles n'avaient revêtu une forme si séduisante et si propre à entraîner les esprits. Où trouver ailleurs quelque chose qui puisse satisfaire aussi pleinement aux aspirations de l'âme? Où trouver plus de force, plus de logique, plus de chaleur, plus de mouvement? Où trouver plus de spiritualisme, plus de puissance dans la conception, plus de grandeur dans les aperçus? Où trouver surtout cet ardent amour pour les âmes que nous révèlent toutes les théories étudiées dans les pages précédentes, cette charité inépuisable qui repousse l'éternité des peines, la damnation des païens, qui veut que toutes les âmes soient appelées un jour au bonheur, après une expiation suffisante des fautes qu'elles ont commises; qui, s'élevant au-dessus des barrières et des préjugés de son époque, appelle frères tous les hommes quels qu'ils soient, et tend la main au grand ennemi, à l'ange de malice dont le seul plaisir est d'apporter partout la ruine et le malheur? Que l'on cherche où l'on voudra, jamais on n'a mieux senti dans une doctrine les battements d'un cœur noble et chaleureux, jamais la pensée humaine n'a réalisé plus complétement les commandements de l'amour, jamais disciple du Christ n'a été plus digne de son divin Maître.

Mais il ne faut pas que l'admiration nous aveugle au point de nous faire oublier que dans tout tableau il y a des ombres, et que rien n'est si parfait qu'on ne puisse y trouver quelque chose à redire. Ce n'est pas par le cœur qu'il faut juger un système, ce n'est pas seulement par la raison, mais aussi par l'Écriture quand il s'agit d'un système chrétien. Pour bien nous rendre compte de la valeur qu'ont ces doctrines si séduisantes, il nous faut maintenant les mettre en présence de l'Ecriture, voir si elles y prenent leur point d'appui, si elles en dérivent, si elles ne renferment rien qui soit contraire aux déclarations de notre

Seigneur ; ce sera seulement alors que notre jugement sera définitif, et que nous pourrons le formuler d'une manière précise et concluante.

Quelle est sur la résurrection et sur la vie future la doctrine enseignée par le nouveau Testament? Quels en sont les éléments divers, constituant un ensemble harmonique qui s'impose à l'esprit comme une règle de foi de laquelle il n'est pas possible de s'écarter? Y aura-t-il ici comme ailleurs des déclarations claires, nettes, positives, devant lesquelles il n'est plus permis de douter et d'interpréter à sa façon? Il s'en faut de beaucoup au contraire, et l'Evangile, si explicite sur tant de points, est dans celui-ci vague, obscur, presque muet.

Nous trouvons pourtant de distance en distance quelques lumières qui nous éclairent et qui nous donnent la direction de la route suivie par les auteurs sacrés ; voici ce qui nous semble résulter de nos recherches. En écartant de notre étude l'Apocalypse, répondant à un mouvement d'idées accidentel, à un moment dans l'histoire, qui devait passer, à des aspirations fugitives, nous voyons dans le nouveau Testament deux courants bien séparés : d'un côté les Judéo-Chrétiens (synoptiques, Pierre, Jacques, Jude), de l'autre Paul et Jean, séparés eux aussi.

Pour les premiers on peut dire qu'ils sont tout imbus de doctrines *matérialistes* des Juifs. Que ce soit pour se plier à l'intelligence et aux idées de leurs contemporains, que ce soit parce que le Sauveur ne leur a pas expliqué ces problèmes, toujours est-il qu'on voit règner dans l'Evangile les opinions chères aux écoles des Pharisiens : « Il n'est pas question, » dit M. Reuss (*Théologie chrétienne* au siècle apostolique, tome I^er^), d'une résurrection purement spirituelle, telle qu'on la déduirait, par exemple, de la notion philosophique de l'indissolubilité de l'âme en opposition avec la matérialité du corps. Cette idée est étrangère au nouveau Testament. Dieu seul possède l'immortalité en propre ; la notion de l'indestructibilité de

l'âme, d'une continuité de vie qui lui serait inhérente entièrement et tout ce que nous appelons en philosophie l'immortalité et sa preuve ontologique, sont en dehors du cercle d'idées dans lequel se meut la théologie apostolique.»

Mais ici nous rencontrons divers degrés : les Judéo-Chrétiens, les trois Evangélistes synoptiques en particulier, admettent pleinement la résurrection du corps, tel qu'il est aujourd'hui, sans aucun autre changement que de ne pouvoir plus se décomposer, de rester éternellement le même ; mais chez Paul ce dogme change d'aspect : la résurrection, qui d'après les Judéo-Chrétiens (Mat. XXIV, XXV; Act. II, 10 ; Jacq. V, 7 ; Jud. 6), doit avoir lieu pour tous les hommes, afin que les uns soient punis, les autres récompensés, la résurrection chez Paul est intimement liée avec le dogme de la foi en Jésus-Christ ; les croyants seuls ressusciteront, puisqu'eux seuls ont foi en Jésus-Christ ; la mort ne peut rien sur eux, et à vrai dire il n'y a pas pour eux de mort ; la résurrection commence dès ici-bas, car c'est la communion avec le Christ ; le nouvel homme ne peut pas plus que Christ lui-même, avec lequel il n'est qu'un, être retenu par les liens de la mort.

Quant à la manière dont s'opérera cette résurrection, tout le monde connaît ce chapitre XV de la Ire épître aux Corinthiens, où il la compare à la naissance du grain de blé ; ce ne sera plus notre corps dans les conditions actuelles, mais une métamorphose, un changement de ses éléments périssables en éléments impérissables, une transformation de l'organisme maladif, faible, imparfait, en un organisme parfait, puissant, brillant, qui sortira de l'autre comme l'épi sort du grain qui lui a servi de germe. Si l'on veut presser plus particulièrement la doctrine de Paul, on trouve (II Cor. V, 6, 8 ; Phil. I, 23 ; Rom. VIII, 23), que cette transformation a lieu immédiatement, et qu'il n'y a pas d'état intermédiaire ; mais ce point est trop vaguement indiqué pour qu'on puisse y voir un enseignement formel.

Jean avait un système bien différent de tous ceux-là ;

pour lui, les questions eschatologiques ne se posaient qu'accidentellement, et il serait difficile de trouver dans le 4e Evangile quelque passage significatif en cette matière; il avait trop de tendance au mysticisme et à la contemplation pour ne pas spiritualiser tout ce que les autres disciples prenaient au pied de la lettre; pour lui, la mort n'existe pas; il n'y a que l'union en Christ, qui est la vie éternelle, commençant du jour où on l'accepte par la foi et ne pouvant jamais être interrompue; il n'y a par conséquent ni mort, ni jugement, ni résurrection, ni rien de cet échafaudage matérialiste que le peuple et la plupart des disciples croyaient la vérité.

Tels sont les principaux traits que nous fournit l'étude du nouveau Testament; il n'est pas besoin d'un long travail pour s'apercevoir que la doctrine Alexandrine n'est rien moins qu'appuyée sur cette base, et qu'il a fallu à Origène toute son habileté d'interprétation pour faire cadrer son enseignement avec les enseignements des apôtres. Ceux-ci poussent jusqu'à ses dernières limites la théorie qui avait cours de leur temps; à la consommation des siècles, disent les Judéo-Chrétiens, Jésus viendra entouré de ses anges; il jugera chacun selon ses mérites, les justes reprendront le corps qu'ils avaient sur la terre, ils goûteront des joies sans fin; les méchants seront punis par un feu inextinguible, qui les brûlera sans les consumer, et leurs tourments seront éternels; nous avons vu la doctrine d'Origène; le jugement ne servira qu'à purifier les âmes, les bons auront un corps plus aérien, les méchants un corps plus grossier, mais ni les peines, ni les châtiments ne seront éternels.

Avec Paul, la théorie Alexandrine est aussi en désaccord: elle n'a gardé de son enseignement que la doctrine de la résurrection, encore ne l'entend-elle pas de la même manière; chez Paul, les croyants seuls ressuscitent: pour Origène, tous les hommes y sont fatalement appelés. D'après le grand apôtre la félicité est éternelle et immua-

ble ; d'après les docteurs Alexandrins elle est susceptible de variation ; il y a des degrés dans la béatitude, il y a du progrès et de l'avancement, comme aussi il peut y avoir des chutes et des reculs.

Avec Jean enfin il existe encore de bien grandes différences, quoique au premier abord son spiritualisme semble le rapprocher davantage de l'école d'Alexandrie ; cependant ce que nous venons de dire de Paul peut s'appliquer à Jean, qui admet lui aussi la réalisation immédiate de la félicité, sans aucune variation, sans croissance ni décroissance, qui n'accorde à l'âme point d'immortalité propre, qui dédaigne de s'occuper du corps et n'admet la résurrection que pour s'accommoder peut-être aux idées de son temps.

Si nous voulons maintenant caractériser d'une manière générale et en bloc pour ainsi dire la position d'Origène vis-à-vis de l'Evangile dans la question que nous avons étudiée, la première chose qui nous frappe, c'est le soin qu'il se donne de prétendre développer jusqu'au bout les renseignements contenus dans le saint Livre. A chaque doctrine il trouve une déclaration du Sauveur, à chaque affirmation un texte de l'ancien et du nouveau Testament. Cette préoccupation constante que nous voyons percer dans ses écrits le pousse même à accepter des théories qui ne cadrent nullement avec son système, mais qu'il coordonne tant bien que mal avec les autres, parce qu'elles se trouvent dans la Bible. Ainsi, par exemple, pour ce qu'il dit du jugement dernier, de l'embrasement qui doit le suivre, des scènes effrayantes qui doivent alors avoir lieu, tout cela est parfaitement inutile, car du moment que cette vie actuelle n'est qu'un point dans la série de nos existences successives, pourquoi donc n'y aurait il pas déjà un, deux, dix de ces jugements solennels ? pourquoi à chaque phase de ce mouvement qu'exécutent nos âmes les mêmes scènes ne correspondraient-elles pas ? Pourquoi un jugement pour les âmes qui sont sans cesse en évolution, qui au sortir de

chaque condition reçoivent une peine ou une récompense suivant ce qu'elles méritent ? Mais la Bible parle en termes si clairs du grand jour des rétributions qu'Origène n'a pas pu ne pas l'accepter comme un dogme. On en pourrait dire autant pour la résurrection du corps, car un docteur qui fait si bon marché de notre enveloppe terrestre, qui l'a en aversion parce qu'il la considère comme la première source du péché et comme la juste punition de péchés commis avant cette existence, un tel docteur s'inquiéterait peu de savoir si c'est notre même corps qui ressuscite ou bien si nous devons en avoir un autre, ou bien s'il reste dans ce *sépulcre de l'âme* un germe incorruptible qui le fasse survivre à tous les changements ; il est fort probable que si saint Paul n'eût pas écrit son XV chapitre de l'épître aux Corinthiens, ce point eût été négligé ; mais en face de textes si positifs, d'une doctrine si clairement formulée, Origène n'hésite pas un seul instant ; il adopte la résurrection telle que l'enseigne saint Paul et la fait entrer dans son système ; et dans tout ce travail il est d'une parfaite bonne foi ; il ne se doute pas un seul instant que ces formules jurent quelque peu avec celles qu'il a déjà énoncées, qu'il construit un édifice d'éléments disparates, qu'il ne peut pas faire marcher de front le spiritualisme platonicien avec ce qu'il emprunte au matérialisme des Judéo-Chrétiens ; il marche toujours à son but, cueillant à droite et à gauche, ramassant des matériaux partout où il en trouve et ne s'apercevant jamais qu'il n'y a pas entre eux beaucoup d'air de famille.

Il est vrai que sa piété énergique trouvait un singulier appui dans son large système d'interprétation. Il accepte les déclarations de l'Écriture, mais il corrige ce qu'elles peuvent avoir de mal sonnant pour des oreilles platoniciennes, et sans s'arrêter à la lettre qui tue, il sait en tirer l'esprit qui vivifie. Ce n'est pas lui qui risquera de se laisser égarer par toutes ces représentations grossières que les Juifs se faisaient des choses futures ; sous chaque

image il prend la réalité. S'agit-il du jugement? Il l'explique par une révélation nouvelle qui doit être définitive, car Christ en ce jour-là se fera connaître à tous les hommes. S'agit-il de l'embrasement général? C'est un feu intérieur et figuré qui consumera les mauvaises actions; s'agit-il de peines, de récompenses, rien de matériel ne peut s'appliquer à l'âme; partout il spiritualise ce qui serait trop grossier si on le prenait à la lettre, et si on avait là-dessus un reproche à lui faire, ce ne serait certes pas celui que Jésus adressait aux pharisiens.

Ainsi cette tendance, disons mieux, ce besoin chez Origène d'appuyer toujours ses théories sur des déclarations de l'Ecriture apparaît suffisamment par ce que nous avons dit; quand il rencontre des textes positifs, il s'en empare avec une sorte de joie passionnée. Comme il fait ressortir les paroles qui tombaient de la bouche du Maître! Comme il est heureux de rencontrer sur son passage des expressions telles que celle-ci : Dieu sera tout en tous, ou comme cette autre : « Il n'y aura dans le royaume des cieux point de mariage, etc. » Mais quand l'interprétation littérale ne lui fournit pas ces données, il sait les dégager d'une enveloppe quelquefois trop matérialiste. Dieu, dit-il, « s'accommode à la faiblesse des hommes, » et il cherche alors à démontrer sa thèse par des considérations fort ingénieuses assurément, mais qui ne se trouvent pas toujours dans les textes qu'il invoque à l'appui.

2° Mais, à force de spiritualiser, on arrive parfois à trouver tout ce que l'on cherche dans la pensée des auteurs, surtout des auteurs sacrés; quelle théorie pourrait résister à une pareille exégèse? Origène est tout platonicien; et si le cœur, le sentiment, l'âme sont chrétiens chez lui, par la pensée il appartient à l'Académie, et par des liens tellement forts, qu'il ne peut s'y soustraire. S'il n'a pas vu que la conciliation était impossible entre ces deux systèmes; s'il n'a pas compris que sa raison contredisait en bien des points sa conscience chrétienne, il n'en sub-

siste pas moins que son enseignement s'écarte singulièrement de l'enseignement de la Bible, et sous tous les rapports. Bien plus, il n'y a pas un seul point de détail qui concorde avec ce que nous avons dit des doctrines scripturaires. Un rapide coup d'œil va nous en convaincre.

L'âme, d'après Origène, est immortelle, créée par Dieu longtemps avant l'apparition de l'homme sur la terre, puisque cette apparition a été la suite du péché ; comparez à cela l'histoire de la création telle qu'elle nous est rapportée par la *Genèse*, et dites s'il y a un point de contact entre ces deux théories. Le corps est dans le nouveau Testament considéré comme sacré, puisqu'il est l'œuvre de Dieu ; pour Origène, c'est un vêtement souillé qui nous a été infligé comme un juste châtiment de nos fautes ; l'Écriture ne considère nullement cette vie comme une expiation ; nous avons vu que c'était là le pivot de tout le système alexandrin ; si donc les prémisses sont si différentes, si opposées, on peut le dire, que seront donc les conclusions ? Évidemment, contraires ; ou, si elles se rapprochent, ce ne sera que par une inconséquence flagrante de la part du docteur philosophe. C'est aussi ce que nous avons vu : quand les écrivains sacrés les plus spiritualistes nient la survivance des méchants ; quand ils affirment que, pour ressusciter, il faut avoir la foi, Origène ne repousse pas leurs déclarations, ce qui, pour lui, serait la plus grande des impiétés ; seulement, il les commente et les explique à sa manière ; oui, pour ressusciter il faut avoir la foi ; mais Christ, par sa bonté, la donnera à tous les méchants, à celui-là même qui est le prince des démons ; en sortant de cette vie, ils passeront par une série d'épreuves que l'Écriture, dans son langage symbolique, représente par la figure du jugement dernier. Quand les Judéo-Chrétiens affirment que les peines sont éternelles, il soutient que c'est une image destinée à terrifier les méchants, et il en conclut le contraire de ce qu'ils enseignent ; quand ils disent que les châtiments et les récompenses seront

matériels, notre docteur trouve que c'est là une exagération allégorique destinée à donner plus de force à l'idée, et il en tire tout naturellement l'immatérialité de ces peines et de ces récompenses. A l'immobilité johannique et paulinienne de la félicité éternelle, il oppose les évolutions continuelles des âmes ; à l'inadmissibilité du bonheur, il oppose la possibilité de la chute ; à la destruction de l'Antéchrist, sa conversion et son relèvement ; et tout cela avec une bonne foi, une candeur, une ignorance tellement naïve des précipices qu'il côtoie et de la position dans laquelle il s'engage, qu'en vérité on ne saurait lui faire un crime de s'écarter ainsi de l'Évangile ; il croit simplement l'expliquer et développer toutes les richesses qu'il renferme.

3° Mais ce n'est pas seulement par ses doctrines qu'il se met en désaccord avec l'Évangile, c'est encore par les conséquences logiques auxquelles elles conduisent. Je ne parle pas de ses conclusions finales, de ce rétablissement universel, de cette communion intime de toutes les âmes pécheresses avec Dieu, qui est une des plus grandes, une des plus généreuses conceptions de l'esprit humain, quand, se tenant dans les limites chrétiennes, elle n'aboutit pas au panthéisme ; je veux parler ici de l'idée-mère de son système, de celle d'où découlent toutes les autres : la préexistence des âmes. Cette idée, Origène ne l'a certes pas trouvée dans le christianisme ; et s'il n'eût pas été platonicien, il est infiniment probable qu'il n'eût pas songé à l'extraire du passage où il est dit que Jacob fut préféré à Ésaü dès le ventre de sa mère ; s'il l'a vue là-dedans, c'est qu'elle était déjà dans son esprit, et qu'avec sa façon d'interpréter les textes, il pouvait leur faire dire tout ce qu'il désirait, méthode fort commode et fort en usage même de nos jours. Mais, en y réfléchissant attentivement, il eût compris qu'une doctrine semblable est le renversement du christianisme. Nous sommes sur cette terre, parce que nous avons péché dans une autre vie ; mais comment se fait-il donc qu'il ne nous reste pas le moindre souvenir de cette existence an-

térieure? Si c'est pour expier des fautes, comment les expions-nous, puisqu'il n'est personne qui puisse s'en rappeler une seule? Où donc est le remords qui, semblable à une flamme vengeresse, doit torturer nos âmes? Et si le remords n'existe pas, comment y aurait-il expiation? A cela on peut répondre que notre existence actuelle, même sans le remords, est déjà une expiation suffisante, puisque notre âme est emprisonnée dans un corps grossier, puisqu'elle est tellement attachée à lui qu'elle ressent tous les coups dont on le blesse, toutes les douleurs qu'il supporte, puisque, enfin, nous gémissons ici-bas sous le poids de misères sans nombre... Oui, tout cela est vrai, mais ce ne peut être là la théorie d'Origène, puisqu'il ne cesse de s'élever, avec toute la force dont il est capable, contre la matérialité des peines ; dès lors, l'explication tombe, et il ne reste que ce fait dont le docteur Alexandrin n'a pas même entrevu les terribles conséquences. Si son système est vrai, si cette vie est une expiation, le christianisme est renversé, puisque nous n'avons aucune souvenance d'une existence antérieure. Alors Dieu n'est plus un Dieu de justice, puisque, sur cette terre, les uns sont heureux et les autres malheureux ; pourquoi ces inégalités? Si nous avons tous un corps pareil, c'est que tous nous avons péché également ; d'où vient, alors, que sur cette terre il y a des justes et des méchants? Toutes les âmes sont pareilles ; car, à chaque état de l'âme, correspond un même état du corps, et réciproquement.

Si cette vie est une expiation, Dieu n'est plus le Dieu d'amour, et nous sommes les plus malheureuses des créatures. Que devient dans un pareil système ce qui fait la joie du chrétien, ce qui fait son espérance indomptable, son courage dans le danger, sa consolation dans l'épreuve? Comment irez-vous dire à quelqu'un qui gémit sur une tombe, de sécher ses larmes, de relever la tête, de regarder les cieux et de sourire encore à l'existence? Après cette vie, il y en a une autre, sans doute, mais on n'y retrou-

vera pas ceux que l'on a perdus ; mais on ne se consolera pas de ses souffrances par la joie de la réunion, mais tous les liens sont brisés, mais la tombe sépare à jamais ceux qui ne faisaient qu'un seul cœur, qu'une seule âme, qu'une vie en deux corps différents. Où donc est l'Évangile ? Qu'avez-vous fait de sa sublime doctrine : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ?

Le matérialisme nous répugne, parce qu'il méconnaît les plus nobles aspirations de l'âme ; mais le spiritualisme, poussé à l'excès, a aussi ses dangers ; et c'est peut-être Origène qui a le plus contribué à répandre dans le monde une doctrine assurément antibiblique, je veux parler de l'ascétisme qui est encore une des conséquences de son système. Puisque le corps est une barrière, puisque la félicité suprême consiste à ne pas en avoir ; puisque sur cette terre il nous a été infligé comme un châtiment, nous ne saurions mieux faire que de le dompter, que de le macérer, que de l'exténuer au point que nous vivions comme si nous n'en avions pas. On sait les excès où cette opinion jeta notre docteur ; et si tous ses disciples ne l'imitèrent pas, c'est que, de toute sa doctrine, c'était le point le plus difficile à pratiquer. Mais les conséquences logiques ne s'en posent pas moins avec une évidence rigoureuse ; l'ascétisme le plus sévère, les exagérations les plus monstrueuses, les plus excentriques folies des existences claustrales, sont ainsi non-seulement excusés, mais encore recommandés comme des vertus, comme des devoirs indispensables pour quiconque veut avancer dans la connaissance du bien, veut être un véritable *gnostique,* comme disait l'école d'Alexandrie.

Si les âmes doivent ne jamais être sûres de leur félicité, mais tourner dans un cercle d'où elles ne peuvent sortir que par une intervention surnaturelle de Dieu à une époque que personne ne connaît, pourquoi faire le bien ici-bas ? Si les méchants sont punis par l'emprisonnement de leur âme dans un corps plus matériel, en quoi consiste

cette punition? Puisque à un état du corps correspond le même état de l'âme, leur âme, prenant un corps plus grossier, sera plus grossière aussi, et ce châtiment n'en sera pas un en réalité, puisqu'ils ne pourront le comprendre. Déjà, sur cette terre, nous en voyons bien la preuve. Voit-on que les expériences faites dans une existence antérieure nous aient été bien profitables? Non, on a beau se plaindre de la vie que l'on mène ici-bas, il y a bien peu de gens qui désirent en être débarrassés. Si donc, dans l'avenir, nous ne sommes pas punis d'un châtiment plus rigoureux, il devient assez indifférent de faire le mal, et la porte est ouverte à toutes les antimonies. Par contre, pourquoi lutterons-nous pour faire le bien, puisque, quoi que nous fassions, nous y arriverons certainement au jour du rétablissement final, les uns plus tôt, les autres plus tard? Toutes ces conséquences sont renfermées dans les doctrines d'Origène; et il n'y a qu'à laisser faire pour les voir se développer ; en vérité, ne sommes-nous pas à mille lieues de l'Évangile?

Enfin, et ceci est d'une gravité extrême, que devient l'Evangile lui-même? Pourquoi Jésus est-il venu sur cette terre? Quel besoin avait-on de lui? L'action qu'il exerce ne se montre réellement qu'au jour du jugement dernier; alors il dessillera les yeux de toutes les créatures, afin que les bons progressent dans la route qu'ils ont choisie, et que les méchants reviennent à son amour. Pour un pareil résultat il n'était pas besoin qu'il vînt souffrir et mourir sur la terre : Dieu n'avait qu'à le faire naître au jour du dernier jugement, car son œuvre aurait été aussi bien accomplie à cette époque. Sans doute dès notre existence actuelle il nous montre la voie que nous devons suivre, et par conséquent nous aide à abréger la distance qui nous sépare du but; mais sans lui nous serions arrivés, après plus d'efforts, il est vrai; sans lui, notre existence serait loin d'être un enfer, puisque nous avons déjà dit que nous ne connaissions pas le remords des fautes que nous avons

pu commettre. Son œuvre est donc bien amoindrie, si elle n'est pas entièrement nulle.

Mais arrêtons-nous en cet endroit, car la critique pourrait nous entraîner au delà des bornes de la justice; hâtons-nous de dire que toutes ces conséquences que l'on peut tirer des doctrines d'Origène, non-seulement il n'a pas songé à les en extraire, mais jamais il n'eût pensé qu'on pût les y trouver; le plus fervent, le plus convaincu, le plus chrétien des chrétiens de son temps par ses mœurs, par sa vie, par sa charité, par son dévouement, en même temps que par sa science, son talent et l'universalité de son génie, il eût été bien étonné s'il eût pu voir qu'un jour viendrait où il serait accusé de combattre les doctrines de la Bible, lui qui l'étudiait avec une ardeur infatigable, lui qui l'expliquait, la commentait, la prêchait sans relâche; d'ouvrir la porte au relâchement des mœurs, lui qui poussa la pureté jusqu'à l'exagération, l'humilité jusqu'à l'abnégation complète de lui-même, la charité jusqu'à l'héroïsme; de rabaisser l'œuvre du Christ, lui dont le plus grand désir était de donner sa vie pour le service de son maître! Aussi bien tous les systèmes, quelque élevés, quelque savants, quelque sympathiques qu'ils soient, laissent-ils toujours derrière eux des traces de la faiblesse humaine. Est-ce une loi fatale de notre nature? Est-ce une sage barrière élevée par le Tout-Puissant pour que l'homme ne puisse pas s'enorgueillir outre mesure? Toujours est-il que, même dans les plus sublimes conceptions de sa pensée, on rencontre des imperfections, des détails faibles ou choquants, des bizarreries, des contradictions, des inconséquences d'autant plus frappantes que le reste semble plus digne d'admiration. Tous les systèmes contiennent en germe des conclusions bien différentes souvent de celles qu'en tiraient leurs inventeurs; n'a-t-on pas vu des esprits distingués trouver dans l'Evangile des doctrines subversives des grands principes que le Christianisme proclame! Origène a eu le tort de vouloir concilier deux

choses inconciliables, de revêtir des couleurs chrétiennes les idées de Platon ; mais s'il s'est trompé dans l'application de son point de vue, si sa théorie ne concorde pas avec l'enseignement apostolique, elle n'en reste pas moins le plus grand monument peut-être de l'esprit humain dans l'ordre des questions eschatologiques, la plus spiritualiste, la plus élevée, la plus séduisante de toutes celles qui ont préoccupé les hommes, et quelque incomplets que soient ses aperçus, quelque défectueuses que soient ses conclusions, il est difficile de refuser son admiration à une doctrine dont le dernier mot est la réhabilitation de tous les pécheurs, le rétablissement final de toutes les créatures.

Vu. Le Président de la soutenance,
SCHMIDT.
26 mars 1863.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 17 avril 1863.
Le Recteur, DELCASSO.

Le Mans. — Impr. Beauvais, place des Halles, 19.